

LES PREAMBULES DE LA FOI, N°3

+

LES PREAMBULES DE LA FOI.

3.

Nécessité d'une religion positive

(La Religion naturelle seule ne peut suffire à
l'homme pour l'accomplissement de ses de-
voirs envers Dieu.)

Domine, quid me vis facere?
Act. Ap. 9,6.

L'homme ne peut rester isolé de Dieu.

L'homme a tout reçu de Dieu, il lui doit
l'hommage de tout son être. C'est là son premier devoir.

L'homme a soif et faim, et il n'a rien à at-
tendre que de Dieu seul. Il faut donc à l'homme être en
paix de Dieu. C'est là son premier besoin.

Voilà ce qui ressort clairement de nos précé-
dents entretiens.

Or, la Religion n'est autre chose que ce com-
merce même de l'homme avec Dieu.

La Religion est donc à la fois pour l'homme
et son premier devoir et son premier besoin.

C'est là ce que l'on est convenu de nommer la



Religion naturelle, parcequ'elle est conforme à la fois à la lumière de notre raison et aux exigences de notre nature.

Si je m'arrêtais là, ma parole, je le crois, rencontrerait peu de contradicteurs. Les déistes et les rationalistes tomberaient bien vite d'accord avec moi, mais à quoi nous servirait cet accord? - Où aboutirions-nous, en nous tenant ainsi par la main?

Nous devons cheminer vers Dieu; toute la religion naturelle se résume en cette parole. C'est beaucoup sans doute que de savoir qu'il nous faut entreprendre ce pèlerinage vers Dieu et d'être arrivés d'accord sur ce point, mais

Quelle route devons-nous tenir pour arriver à plaire à Dieu?

Comment surtout pourrons-nous réparer nos torts et rentrer en grâce avec lui si nous venons à l'offenser et à faillir à l'amitié que nous lui devons?

Voilà surtout maintenant ce qu'il nous importe de savoir sous peine de ne jamais aboutir à rien de sérieux, de n'atteindre jamais au terme vrai de notre pèlerinage.

Or, pour la solution de ces questions il ne nous faut rien moins que la parole même de Dieu; il nous faut une religion positive, une religion révélée. - A elle seule la religion naturelle nous est insuffisante; elle n'est que le préambule du voyage, la religion positive et révélée en est l'itinéraire obligé.

Voilà, Mes Frères, la conclusion prochaine comme toute la division de ce discours : Comment plaire à Dieu, comment nous réconcilier à Dieu, si lui-même ne nous le révèle?

Ave Maria.

I.

On a vu des hommes nier la Providence. Ils voyaient Dieu si grand et l'homme si petit qu'il leur semblait indigne de Dieu de s'occuper de l'homme.

Il est facile de leur répondre :



Qui est le plus indigne de Dieu, de gouverner aujourd'hui le monde et l'homme, ce chef d'oeuvre de ses mains, ou de les former lui-même autrefois alors qu'ils n'étaient rien?

Dieu ne s'est pas cru trop grand pour créer le monde, comment serait-il trop grand pour le gouverner? - L'un coûterait-il plus que l'autre à sa toute puissance et à sa grandeur?

Et puis les faits ne sont-ils pas là?

Non; Dieu gouverne le monde; mais je comprends que des philosophes livrés à leurs propres lumières, aient chancelé sur cette vérité. Je comprends que lorsqu'ils ont voulu mesurer l'homme à la taille de Dieu leur raison ait eu le vertige, en présence d'un tel abîme et se soit prise à douter d'elle-même.

Qu'est-ce que l'homme à côté de Dieu?

Quand on entre en rapports avec un égal, pourvu que l'on ne blesse pas les règles générales de convenance et d'urbanité, chacun a le droit d'agir à sa guise, de faire et de dire ce qui lui semble bon.

Mais dès que l'on s'approche d'un supérieur, on se voit astreint à des règles plus particulières et plus précises, d'autant plus que la distance qui nous sépare de lui est plus grande et plus marquée.

Quand un prince monte sur le trône il se choisit lui-même sa maison; il en détermine lui-même le cérémonial et l'étiquette. Nul n'est admis à l'honneur de le servir que revêtu de la livrée ou des couleurs royales; nul ne peut avoir accès auprès de sa personne, ni être accueilli dans ses fêtes qu'en se conformant aux prescriptions qu'il a portées, et en tenue de cour.

N'est-il pas bien raisonnable qu'avant d'être admis auprès de son souverain, on fasse d'abord acte de subordination et de déférence?

Et ce que nous faisons vis à vis d'un prince de la terre, ne le devons-nous pas faire de même et surtout envers Dieu, le Roi des Rois et le Seigneur des Seigneurs comme parle la Sainte Ecriture?

Et il nous suffira pour prétendre à lui plaire, de le servir et de l'honorer chacun selon nos peti-



tes vues, chacun à notre guise? Quelle prétention!

Quoi! je tiens tout de Dieu et je serais libre, si ma petite raison le juge ainsi, de lui refuser tel ou tel hommage, moi, petit grain de poussière, à Lui le Tout-Puissant et l'Infini?..

Et quand un jour Dieu me dira : Pourquoi passais-tu si fièrement à côté de mes temples sans t'y arrêter un instant? Pourquoi quand les autres se découvrent et s'inclinent à mon nom, demeurais-tu debout, toi, et le front couvert? — Pourquoi quand les autres s'assemblaient publiquement pour m'honorer, quand priant et s'agenouillant à mes pieds, ils m'offraient comme à leur Père et Seigneur l'humble hommage de tout leur être, de leur corps aussi bien que de leur âme, pourquoi demeurais-tu seul à l'écart, ne m'invoquant que rarement sous les rideaux obscurs et étroits de ton âme, comme si tu rougissais de ton Dieu, ou si tu voulais publiquement paraître me froncer?

Quoi! et quand Dieu nous parlerait ainsi nous serions en droit de lui répondre : Seigneur, il est possible que les autres aient bien fait en agissant comme ils l'ont fait, mais moi, j'en ai jugé autrement. Vous m'avez donné ma raison pour guide et ma raison a jugé que je n'étais point tenu à toutes ces démonstrations extérieures de servilité et de dépendance à votre égard. J'ai fait ce qu'elle m'a dicté. Que me réclamez-vous?

Et voilà cependant, Mes Frères ce que nous serions en droit de répondre à Dieu, si Dieu lui-même ne nous avait déterminé positivement de quelle manière il entend être honoré et servi de nous.

Que dis-je? Et si ma raison, à moi, juge, comme cela est arrivé chez d'autres, qu'il est inutile de s'occuper de Dieu, que Dieu n'a rien à faire de nos hommages, qu'une seule chose nous importe : jouir de la vie le plus longtemps et le plus largement possible, ou tout au moins user des biens d'ici-bas et mettre à profit les forces de la nature sans nous inquiéter d'où elles viennent et qui les a faites; que c'est là, pourvu que je ne nuise à personne, la véritable et seule religion, que me répondrez-vous?

Me direz-vous que ma religion est folle, inconséquente, dangereusement en opposition avec toutes les idées reçues? Eh! qu'importe? il est tel ou tel qui professent ces doctrines et qui se piquent d'être des



hommes de bien pourtant, des hommes respectables, et même d'être de grands philosophes/et de grands philosophes!...Qu'importe que ma religion ne soit pas généralement reçue. Dès l'instant où elle est conforme à ma raison, il suffit; elle est bonne et vraie. Que votre raison en juge autrement, je ne m'y oppose point; mais entre votre raison et la mienne qui jugera? Quelle autorité pourra s'imposer à la raison humaine, si Dieu lui-même n'a parlé? Qui pourra la redresser, si elle s'égare, l'éclairer dans ses obscurités, la corroborer dans ses doutes, la modérer dans ses emportements? Nul homme ne peut être tenu de s'en rapporter absolument à l'autorité d'un autre homme. Et si Dieu ne parle, tout ce que ma raison me dicte, est bon, légitime et sacré pour moi; même l'impiété et le blasphème, si ma raison le juge ainsi.

Telles sont les conséquences misérables auxquelles nous conduit infailliblement le principe rationaliste : "Ne rendre à Dieu d'autre culte que celui qui m'est dicté par ma raison."

Ah! les Anciens, les Grands et vrais philosophes jugeaient bien autrement.

Ecoutez Platon, le grand et profond esprit, celui qu'on a nommé le Divin Platon. Ecoutez cet entretien qu'il nous a transmis entre Socrate, son maître, et Alcibiade son disciple :

Alcibiade se rendait au temple pour y offrir un sacrifice. Socrate l'arrête..."Savez-vous, lui demande-t-il, si ce que vous allez faire sera agréable à la Divinité?"

"Attendez qu'il vienne Celui qui nous doit instruire de la manière de nous comporter avec les Dieux et avec les hommes." —

— "Mais quand viendra ce temps? Qui nous enseignera ces choses? et que j'ai hâte de connaître ce Personnage!" —

— "Celui-là dissipera le brouillard qui pèse sur votre intelligence, et vous pourrez alors distinguer au juste le bien du mal."

— "Qu'il vienne donc et qu'il dissipe, quand il vaudra ces ténèbres! Pour moi, je suis prêt à faire ce qu'il lui plaira de me prescrire... Mais alors ne serait-il pas à propos de différer jusqu'à ce qu'il



vienne, l'offrande des sacrifices?"

— "Vous avez raison, conclut Socrate; il vaudrait mieux prendre ce parti que de ne savoir pas en offrant des sacrifices, si l'on doit plaire aux Dieux ou leur déplaire..." (1)

Vous le voyez, Mes Frères, Socrate et Platon étaient d'avis que nous ne pouvons espérer de plaire à Dieu, si Dieu lui-même ne nous en indique les moyens.

La même vérité nous est exprimée dans nos Livres Sacrés mais en caractères plus saillants encore et plus énergiques :

"Qu'ai-je à faire de toutes vos victimes? dit le Seigneur (au peuple d'Israël, par la bouche de ses Prophètes); j'en suis las - votre encens m'est en abomination; vos fêtes me sont à charge et vos solennités odieuses. Quand vous élèverez vos mains vers moi, je détournerai mes regards, et vous aurez beau réitérer vos prières, je ne vous écouterai point. Qui vous a dit de m'offrir ces sacrifices? (2) "Je ne veux ni de vos offrandes, ni de vos victimes. (3)" — Et pourquoi donc, Seigneur? — Mes frères entendez bien : "Parcequ'ils n'ont pas écouté ma parole, et qu'ils n'ont pas suivi mes prescriptions — Quia verba mea non audierunt et legem meam projecerunt. (4)"

Il est donc vrai, Seigneur, toutes ces religions humaines, élucubrations de notre pensée; tous ces cultes divers, conceptions de notre raison ne sont rien au regard de votre majesté. Vous n'avez pour eux que du dédain. Qui sommes-nous, misérables, pour régler par nous-mêmes les conditions de nos rapports avec vous? Non; vous ne demandez de nous qu'une chose : écouter votre parole et faire votre volonté. Inutile de songer à vous plaire autrement.

II.

Mais si nous ne pouvons songer à plaire à

-
- (1) Platon, 2^e Alcibiade. Traduction libre.
 - (2) Is. 1, 11-15
 - (3) Jer. 6, 20.
 - (4) Jer. 6, 19.



Dieu par notre propre industrie, que sera-ce quand, l'ayant offensé, il s'agira pour nous de rentrer dans ses bonnes grâces?

Je vous le demande, s'il arrivait au dernier des valets ou des mendiants de porter un affront mortel à la personne d'un Prince, pensez-vous que pour réparer cette injure et en obtenir le pardon il lui suffirait de se rétracter, ou même de se repentir? Non, sans doute. Il faudrait que la justice ait son cours; il lui faudrait subir le châtement et l'expiation.

Et si ce valet, si ce mendiant, avant de se rendre coupable de ce crime de lèse-majesté, avait été longtemps comblé des bienfaits du Roi, tiré de sa condition infime, revêtu des premières charges du royaume, admis au sein de sa propre famille et honoré de son amitié, pensez-vous qu'il lui serait possible de lui-même, par ses seules ressources personnelles, de calmer le juste ressentiment du Roi? - Non; sans contredit; et j'estime qu'il n'a plus rien à espérer, à moins que le Roi lui-même, par un excès de bonté, ne daigne lui offrir son pardon et lui marquer de quelle réparation il voudra bien se contenter.

Eh bien! Mes Frères, voilà notre condition vis à vis de Dieu, à nous tous ici, tant que nous sommes :

Nous étions moins que des valets et des mendiants, nous n'étions rien quand Dieu nous a tirés du néant pour nous élever à la vie, à la dignité d'êtres raisonnables, et d'enfants de Dieu. (1)

Et cependant qui peut se flatter de n'avoir jamais offensé Dieu, même grièvement? Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous trompons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous. Ce que l'apôtre S. Jean dit des péchés quelconques, moi je vous le dis ici, et ne crains pas de l'affirmer, même des péchés mortels. Sans doute, et grâces à Dieu! il est des âmes ici, en assez grand nombre peut être, qui n'ont pas encore souillé leur vertu d'une seule offense grave contre Dieu; mais ces âmes, à coup sûr, sont déjà toutes gagnées à

(1) Prendre garde de ne pas présupposer le surnaturel avant d'être arrivé à cette conclusion. Il y aurait cercle vicieux - Nous ne savons le surnaturel que par la Révélation qui n'est pas encore admise ni démontrée.



la cause que je défends ici; toutes ces âmes croient à une religion positive révélée de Dieu. Quant à ceux à qui je m'adresse, ceux qui nés dans le sein du Christianisme sont instruits de la Révélation et la repoussent, ou qui ayant cru ont cessé d'y croire, de ceux-là, il n'en est pas un seul, je l'affirme, sans crainte de les incriminer, il n'en est pas un seul qui, une fois au moins, n'ait chargé sa conscience de quelque faute grave de quelque nature qu'elle soit, de ce que nous appelons, nous chrétiens, un péché mortel. La main sur le coeur, je suis assuré que pas un de vous, même au fond de l'âme ne me donnera de démenti.

Et après avoir offensé Dieu d'une mortelle offense nous osons nous flatter de trouver en nous criminels, de quoi le satisfaire?

Non, Mes Frères, renonçons à cette prétention ridicule. Nous n'avons nul espoir de fléchir sa juste colère, son juste ressentiment, de rentrer en paix avec lui, de recouvrer ses bonnes grâces, si lui-même ne nous indique les moyens, et ne nous marque quel est l'acte réparatoire dont il voudra bien se contenter.

Quand Saul, encore brûlant de rage et ne respirant que menaces contre les disciples du Crucifié, se vit tout à coup terrassé par une main invisible sur le chemin de Damas, il ne crut pas qu'il lui suffît de se repentir et de changer de vie; tremblant et stupéfait, il s'écria : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? - Domine quid me vis facere? - Et la voix reprit: Lève-toi, va dans telle ville, fais ceci et cela... Et S. Paul accomplit tout ce que la voix du Ciel lui avait marqué. Et le voile de ses yeux tomba et de persécuteur acharné du Christ il se releva son Apôtre et un jour son Martyr. Il avait compris que le seul moyen de plaire à Dieu était de connaître son bon plaisir et de s'y conformer.

Il n'y a pas d'autre voie pour aller à Dieu ni pour y revenir. "Ecouter sa parole et obéir."

O Dieu, s'écriait un Prophète, vous n'avez voulu ni de nos sacrifices, ni de nos offrandes. Les hosties que nous vous offrions pour nos péchés, vous les avez repoussées. Mais vous m'avez fait entendre votre parole, et alors j'ai dit : Me voici! Je suis prêt, Seigneur, à faire votre volonté.

Telles sont les paroles prophétiques que l'A-



pôtre S. Paul met dans la bouche du Christ, à l'instant de son entrée dans le monde, dans la bouche du Christ, cet être extraordinaire et mystérieux que nous aurons à étudier bientôt, que des millions d'hommes appellent leur Sauveur et leur Dieu, et que ses ennemis les plus déclarés conviennent de nommer "le plus sage des hommes."

Parlez-nous donc, ô Seigneur Dieu, faites-nous connaître vos volontés, puisque nous n'avons d'autre moyen de vous plaire et de recouvrer vos faveurs. — Da mihi intellectum ut discam testimonia tua - Doce me justificationes tuas et vivam! Parlez! que voulez-vous que je fasse. Domine quid me vis facere?

Concluons donc :

Il nous faut une religion positive, je veux dire révélée de Dieu de quelque manière - Même avant la Religion proprement dite révélée - avant le Christianisme, avant la loi Mosaique, - même au temps des premiers Patriarches, la religion dut nécessairement être positive bien que nous l'appelions naturelle. Nous le voyons par Abel et Melchisédech, pour ne citer que ces deux hommes - honorer Dieu par un culte extérieur positif, positivement approuvé de Dieu, l'un offrit à Dieu "les prémices des fruits de la terre et les premiers-nés de son troupeau, et le Seigneur regarda Abel et ses dons", dit l'auteur sacré; (a) "l'autre offrit le pain et le vin, et il était sacrificateur du Dieu très-haut." nous dit la Sainte Ecriture. (b)

Les termes de religion naturelle et de religion positive ne sont donc pas contradictoires, puisqu'ils peuvent se trouver réunis comme ils le sont dans la religion des anciens patriarches. Leur religion était déjà positive mais n'était pas encore surnaturelle.

Il y a eu autrefois une religion naturelle, c'est à dire non surnaturelle encore; mais jamais on n'a vu parmi les hommes de religion non positive, de religion purement naturelle, dans le sens que lui donnent les Philosophes d'aujourd'hui.

Une religion naturelle ne pourrait suffire

(a) Gen. 4, 4.5.

(b) Gen. 14, 18.



pour aller à Dieu que dans le cas où Dieu lui-même la déclarerait suffisante, et nous marquerait formellement qu'il s'en veut contenter; et dans ce cas elle serait déjà, en ce sens, révélée et positive.

Il faut donc à l'homme une religion positive, révélée, pour l'accomplissement de ce qu'il doit à Dieu. La religion strictement naturelle, ne peut suffire à l'homme.

Telle est notre dernière et rigoureuse conclusion.

